

infiniment sensible aux hommages des artistes français et qui éprouva une joie si sincère et si naïvement jolie à recevoir du Gouvernement la croix de la Légion d'Honneur que tous ses confrères enthousiasmés avaient demandée pour lui.

Ses *Tonadillas*, construites sur de vieilles chansons et si caractéristiques du folk-lore espagnol, où il nous dépeint la « maja » douloureuse, le « majo » discret, le « majo » timide, les élégantes modestes, etc., nous révèlent exquisement l'âme populaire si savoureuse de son pays. Elles sont un des bijoux les plus scintillants parmi ceux que nous lègue ce merveilleux orfèvre musical.

* *

La destinée qui réunit aujourd'hui sur le même programme les œuvres et les noms de Magnard et de Granados, morts de la guerre tous les deux, par une sorte de prédestination mystérieuse, à l'âge de 49 ans, ne pouvait rapprocher des créateurs plus différents.

Magnard est un artiste hautain, abstrait, qui essaie de faire exprimer au langage musical, soit des idées philosophiques, comme dans *Guercœur*, soit des sentiments d'humanité générale, comme dans les symphonies, les sonates, *Bérénice*, *l'Hymne à la Justice* et le *Chant Funèbre*. Il ignore et veut ignorer le public. S'il le conquiert, il en sera heureux et fier, mais il faudra que le public fasse effort pour s'élever jusqu'à la hauteur de sa noble ambition esthétique.

Granados demande au contraire à la foule son inspiration première ; il lui emprunte, pour les lui restituer avec la parure imprévue de son talent coloré, ses thèmes familiers ; son art, né de la vie, en traduit les joies quotidiennes, décrit le plaisir, la grâce, la fougue et aussi la mélancolie de l'aventure amoureuse. Telle de ses petites pièces est brûlante de tout le soleil ibérique ; sur telle de ses chansons nostalgiques perle comme une rosée de larmes.

Magnard est un penseur ; Granados est un poète. Pour le premier, l'art est un refuge sacré qui permet à l'âme de s'évader des médiocrités de l'existence ; pour le second, l'art n'est qu'un commentaire spirituel et charmant de la vie où la sensibilité du musicien choisit les sujets très simples de ses émotions.

Et cependant, si différents soient-ils, si opposés même, on peut discerner entre eux une parenté. Tous les deux sont des Latins ; ils ont hérité de leurs communs ancêtres, le besoin de la clarté, de l'ordre, de la forme équilibrée et harmonieuse, des proportions, de la mesure, du goût. Rien chez eux de cette obsession de l'effet à produire par l'exagération, l'enflure, le pédantisme qui déconcerte dans tant d'œuvres nées d'une autre

origine. Ils ont la même crainte de l'obscurité, la même répugnance à ne pas surveiller leur inspiration et à la laisser se déployer en développements excessifs, la même haine du colossal. Ce sont des Latins.

*

Aussi, en perdant Granados, avons-nous l'impression d'avoir perdu un des nôtres. Il lui suffirait d'être espagnol pour que nous ayons déjà quelque droit à le revendiquer comme un de nos frères de race ; mais en plus il est catalan. Il est de cette Catalogne qui a tant d'affinités avec notre Cerdagne et notre Roussillon français, de ce pays où nous avons déjà trouvé, auprès des intellectuels, tant de sympathies précieuses et où nous savons quel accueil ont reçu les hauts faits du héros de Rivesaltes. Au lendemain de la représentation à Paris des *Goyescas*, Granados serait certainement devenu, comme Magnard, membre de la *Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques*. Permettez à son Président d'exprimer ici tout le regret qu'elle éprouve de n'avoir pas pu ajouter ce grand nom à tous ceux des compositeurs illustres inscrits à son livre d'or. Il aurait scellé une fois de plus cette union intellectuelle et artistique de la France et de l'Espagne, union séculaire et toujours vivace, aussi rayonnante que féconde, qui nous permet de compter dans l'histoire de notre littérature dramatique, du *Cid* à *Hernani*, du *Mariage de Figaro* à *Carmen*, tant de chefs-d'œuvre nés de l'attraction sympathique de deux races sœurs, éprises l'une comme l'autre de la vie fiévreuse et héroïque, aussi intransigeantes l'une que l'autre sur le sentiment de l'honneur, également arden-tes, idéalistes et chevaleresques.

ROMAIN COOLUS.

Nos Facteurs de Pianos

Maison GAVEAU

La guerre est venue surprendre la Maison Gaveau, comme toutes les grandes industries françaises, en plein travail. Dans les quinze premiers jours du mois d'août 1914, la presque totalité du personnel masculin et du Siège Social, a été appelée sous les drapeaux. M. Etienne Gaveau fut mobilisé dès le premier jour et l'est encore.

C'est à l'aide du personnel féminin et de quelques chefs de service non mobilisables que la maison put, sans avoir clos ses portes un seul jour, continuer à répondre aux demandes de la clientèle, l'étranger étant bientôt venu demander à la facture française une notable partie

des instruments qui lui venaient jadis d'Allemagne. Une grande gêne fut néanmoins apportée à la fabrication par la réquisition de l'Usine de Fontenay ou l'autorité militaire installa, pendant 15 mois, d'août 1914 à octobre 1915, le dépôt du 12^e régiment d'artillerie.

Malgré ces difficultés et sa situation de mobilisé, M. Etienne Gaveau parvint à maintenir la marche courante de l'Usine et à porter sa production à quatre pianos par jour ; il réussit aussi à continuer la mise au point et la construction d'une importante série de nouveaux modèles de pianos droits et à queue qui peuvent être considérés, tant au point de vue technique que ce qui concerne les meubles, comme ce que la Maison a fait jusqu'ici de plus parfait.

Mais il n'y avait pas seulement à envisager les questions commerciale et industrielle, il fallut aussi penser aux familles des ouvriers mobilisés et tâcher de subvenir à leurs besoins, ce qui a été fait dans la plus large mesure possible.

Enfin, dès le 1^{er} décembre 1914, la Salle de Concerts de la rue La Boétie a rouvert ses portes aux Associations Colonne et Lamoureux réunies et à de nombreux concerts de charité.

La mort, comme bien on pense, n'a pas épargné les collaborateurs de la Maison et plusieurs d'entre les plus fidèles sont tombés glorieusement au champ d'honneur.

LES CONSERVATOIRES & ÉCOLES DE MUSIQUE PENDANT LA GUERRE

(Suite)

CONSERVATOIRE DE NANCY

L'École de Musique, succursale du Conservatoire National à Nancy est restée ouverte pendant la guerre. Les cours de l'année scolaire 1914-1915, qui ont dû ne commencer qu'un mois plus tard qu'en temps de paix, ont été prolongés d'un mois afin que la durée de l'enseignement restât normal. L'année scolaire 1915-1916 a commencé à la date habituelle, soit le premier lundi d'octobre. Au mois de janvier, par suite des bombardements par canons à longue portée, nous avons dû évacuer nos locaux qui, se trouvant dans la zone de chute des projectiles, n'offraient pas une sécurité suffisante à nos élèves. Les professeurs ont continué à donner leur enseignement, chacun à son domicile privé, jusqu'au moment où nous avons pu nous installer dans les salles mises gracieusement à notre disposition par deux maisons de

musique de la ville : la Maison A. Dupont-Metzner et la Maison Lacombe.

L'École compte en moyenne un peu plus de trois cents élèves : en 1914-1915 nous en avons eu 147 ; pendant le premier trimestre 1915-1916, le nombre des élèves s'était élevé à 178, mais depuis les bombardements, ce nombre s'est trouvé réduit à 121.

L'intérim des classes dont les titulaires étaient à l'armée a été assuré soit par leurs collègues restés à Nancy, soit par d'anciens professeurs de l'École retraités que nous avons rappelés en service.

L'École compte dix-sept professeurs ou chargés de cours hommes : treize d'entre eux ont été mobilisés.

Parmi ces derniers :

M. Chasserat, chargé des cours d'Alto et de Musique de chambre est compté comme disparu, depuis le 22 août 1914 ;

M. Moulins, professeur de clarinette, blessé à Morhange, est prisonnier à Königshück ;

M. Fernand Pollain, chargé du Cours supérieur de Violoncelle, lieutenant de réserve, a été blessé à Frescati en septembre 1914 et n'ayant pu, par suite de ses blessures, reprendre du service au front a été versé dans les services de l'intérieur.

M. Richers, professeur de Trompette, a été blessé par une voiture automobile, en service commandé.

M. Van Bedal, professeur de Cor, infirmier au 3^e Génie, a été cité à l'ordre du jour et décoré de la croix de guerre.

Quatre-vingt-quatre de nos élèves sont mobilisés.

Sont tombés au champ d'honneur :

MM. Caye, Colin, Bonneville, Darien, François, Jolain, Hamel, Odino, Rosenfeld, Valdura, Thomas, Thuillier, Médard.

Ont été blessés :

MM. Bornet jeune, Braye, Colé, Anton, Emond, Deutinger, Harmand, Monrot, Saulx ;

Ont été faits prisonniers :

MM. Bornet aîné, Herpèche, Zimmermann.

Ont obtenu la croix de guerre :

MM. Foster, Hubel.

La Municipalité de Nancy est venue en aide aux femmes de nos professeurs mobilisés et les a fait bénéficier du tiers du traitement de leur mari et d'une indemnité mensuelle de dix francs par enfant au dessous de seize ans. De plus, les professeurs qui étaient, de par leurs fonctions, chefs de pupitre à l'orchestre du Théâtre Municipal, ont reçu une indemnité du tiers de leur traitement d'orchestre, qui leur était supprimé par suite de la fermeture du théâtre.

Il n'y a pas eu à Nancy d'œuvre de bienfaisance spécialement créée pour venir en aide aux professeurs et aux élèves et à leurs familles.

La Caisse de secours de notre orchestre, privée de sa principale ressource, concert annuel à son bénéfice, a continué de fonctionner cependant, dans la mesure du possible et a accordé un secours spécial en cas de maternité aux femmes de nos artistes mobilisés. Ceux de nos professeurs qui ne sont pas à l'armée ou ceux qui, mobilisés, n'ont pas quitté la région, et leurs élèves, ont apporté un concours empressé aux concerts de bienfaisance, aux auditions dans les ambulances, etc.